

“Il y a un phénomène *Laudato si'* dans l'opinion publique“

La Vie 18/05/2020 Interview Marie-Lucile Kubacki, à Rome



Pour Bruno-Marie Duffé, prêtre, secrétaire du dicastère pour le Service du Développement humain intégral, au Vatican, l'encyclique de François « *sur la sauvegarde de la maison commune* » est une boussole pour penser le monde après la pandémie de Covid-19.

Nous allons célébrer les cinq ans de *Laudato si'*, en pleine crise sanitaire, sociale et économique. Peut-on dire que cette crise dramatique valide les grandes intuitions du pape François telles qu'il les a exprimées dans cette encyclique à travers sa formule célèbre : « *Tout est lié* » ?

Considérons les trois intuitions originales de l'encyclique *Laudato si'*. **1. « Tout est connecté »** : nous sommes appelés à comprendre les réalités naturelles et humaines en reliant en permanence l'économie, l'écologie, la culture, la vie sociale et politique et la spiritualité. **2. Le « modèle technocratique »**, qui domine notre développement actuel, instrumentalise et épuise les ressources naturelles et humaines, au-delà de toute limite. Nous avons besoin d'une nouvelle manière de penser le développement (« *un nouveau paradigme du développement* »), qui valorise et protège la complémentarité entre tous les vivants. **3. Le « cri de la terre » est aussi le « cri des pauvres »** qui nous appellent, l'un et l'autre, à une conversion morale pour une « écologie intégrale », c'est-à-dire une manière pacifique d'habiter la terre et de partager les biens que nous avons reçus et produits.

Nous pouvons dire en effet que ce cinquième anniversaire de l'encyclique du pape François, en contexte de pandémie du Covid-19, souligne les liens entre développement, santé et solidarité entre les vivants. Car le déficit immunitaire qui nous fragilise met en lumière la perte d'une harmonie avec les organismes naturels. Par ailleurs, nous faisons une nouvelle expérience de nos vulnérabilités, physique aussi bien que sanitaire et sans doute aussi politique. Et nous nous rendons compte que nous sommes solidaires, aussi bien dans le malheur et dans l'épreuve que dans le soin et l'attention mutuelle.

Quel est le lien entre la santé, l'écologie, l'économie et les droits de l'homme ? Pourquoi, fondamentalement, tout est-il lié ?

Notre culture de la productivité intensive nous a conduits, au cours du siècle passé, à soumettre les ressources de la terre comme les capacités humaines à la loi de la rentabilité maximale et aux bénéfices rapides du « court terme ». la dictature des investissements, sans mesure ni évaluation, nous a conduits à ce que le pape nomme « *un développement qui tue* ». Nous avons vu, dans les pays dits « développés », des phénomènes de marginalisation et de précarité, des suicides au travail et des « burn out », des comportements violents, abusifs ou compensatoires, qui ne sont pas sans lien avec une perte de repères moraux et de « raisons de vivre ». Économie et santé qui n'avaient, semble-t-il, que peu de lien l'une par rapport à l'autre – dans notre manière de les penser – apparaissent désormais particulièrement liées. Pas d'économie sans santé : la santé, entendue comme équilibre entre la personne et son environnement, s'avère être la condition même de la relation d'échange et du travail. Mais on peut dire aussi : pas de santé sans considération des droits humains fondamentaux (éducation et accès aux moyens de santé, en particulier) – respect de son corps et de ses relations, droit à la rencontre et au respect de ses convictions, droit à la participation citoyenne et au débat démocratique. Il est intéressant de rappeler que lorsque l'Église catholique publie sa première lettre encyclique qui fonde sa doctrine sociale contemporaine, elle affirme, parmi les premiers droits humains qui doivent être

honorés, le droit à un contrat de travail, mais aussi le droit à un juste salaire et le droit au repos (cf. Léon XIII, *Rerum Novarum. Sur la condition des ouvriers*, 1891).

Quel bilan faites-vous de la réception de *Laudato si'* dans l'Église catholique dans le monde ?

Il convient de le dire clairement : il y a eu et il y a encore un « phénomène *Laudato si'* » dans l'opinion publique, aussi bien que chez les penseurs et les décideurs de la vie collective. Cela tient au contexte particulier de l'année 2015. L'encyclique paraît en mai 2015, quelques mois avant la Cop-21 (décembre 2015) et ce qu'il désormais convenu d'appeler l'Accord de Paris sur le climat. Cette période a été porteuse d'un immense espoir en matière d'écologie. La prise de conscience – cette « *conscience universelle* » à laquelle appelle le pape François – est en marche : il est possible de décider et de travailler ensemble pour « *prendre soin* » de notre planète et de notre univers « *en souffrance* ». Les pays les plus pauvres, dont certains voient monter le niveau de la mer et disparaître leur faune et leur flore, tendent les bras et appellent à l'aide. L'humanité est en danger. Nous pouvons et nous devons mettre en œuvre un plan d'urgence écologique – comme nous parlons aujourd'hui d'un plan d'urgence sanitaire. L'encyclique *Laudato si'* participe à la réflexion et apporte des éléments fondamentaux pour appuyer les initiatives des décideurs politiques, des investisseurs et des acteurs de l'économie. Les initiatives d'échange et de dialogue se multiplient, à tous les niveaux de la société. On mesure les enjeux des nécessaires décisions financières comme des nouvelles technologies, respectueuses de l'environnement et permettant de maîtriser le réchauffement climatique. On se fixe la barre du fameux 1,5°C, qui doit nous obliger à réduire ce réchauffement par de nouvelles activités. On mise sur l'éducation et sur les pratiques de solidarité pour arriver ensemble à sauver notre « maison commune ». Les Conférences des parties (Cop) qui ont suivi (Cop-23 et 24) ont malheureusement montré qu'un certain nombre d'États se désengagent rapidement, suivant le terrible exemple du gouvernement américain, pour maintenir un système économique centré sur ses propres intérêts et justifié par une idéologie protectionniste et bien souvent égoïste.

L'encyclique *Laudato si'* est devenue pourtant le support de nombreuses initiatives citoyennes, en particulier de jeunes, sans toujours le soutien des États mais avec une belle et forte conviction. Aujourd'hui, ce texte demeure d'une étonnante actualité car il relie l'analyse et l'innovation, la vie économique et le débat politique, l'éducation et la spiritualité, selon l'approche pédagogique du « voir – juger – agir ». Nous pouvons dire que sommes en train de vivre une révolution de la pensée, de l'activité humaine et du rapport entre l'homme et la planète, entre l'individu et les autres. Il s'agit d'une révolution qui peut être aussi une réconciliation entre les dimensions du vivant et les relations entre les vivants.

Dans le détail : comment se déploie l'écologie intégrale sur le plan personnel, communautaire et social ?

Les trois considérations que vous évoquez – « personnelle », « communautaire » et « sociale » – sont au cœur de ce que promeut l'encyclique. Il y est question d'une vie personnelle qui choisit la mesure et la sobriété (« *moins peut être plus* », dit le pape François), d'un engagement communautaire (ou paroissial) qui conduit à vivre autrement nos rencontres, notre manière d'aménager et de gérer nos maisons communes et nos églises (avec des équipements collectifs beaucoup moins polluants et plus durables) et d'une vision de la vie sociale qui nous rend sensibles à vivre « *une hospitalité mutuelle* ». Nous réapprenons à nous recevoir, avec nos richesses propres, nos talents et nos expériences. Et nous comprenons précisément que la richesse n'est pas dans l'avoir ou dans le paraître mais dans nos mémoires et dans le partage de choses simples. L'option d'une économie locale (ce que l'on appelle les « circuits courts ») et d'une solidarité qui encourage plus qu'elle n'assiste, sont au cœur de la conversion pour une humanité en dialogue et en espérance, dans laquelle chacun peut compter sur l'autre.

Ce qui est frappant, c'est aussi l'écho de cette réflexion au-delà du monde catholique...

On peut dire que c'est sans doute la première encyclique présentée et débattue dans des cercles marqués par la laïcité et jusque là plutôt distants à l'égard de l'enseignement social catholique. Même si parfois certains en reprenaient des thèmes majeurs : pensons, par exemple, au « principe de subsidiarité » qui en appelle, dès 1931 (au lendemain d'une crise financière emblématique), au respect des niveaux de responsabilité, dans la société comme dans les institutions. Il est par ailleurs frappant de constater les convergences de vues entre certains experts du climat ou du développement durable ou des témoins convaincus, comme Nicolas Hulot, avec les

thèses défendues par le pape François. Tout cela caractérise un moment singulier de notre histoire contemporaine, où les convictions se croisent et s'unissent d'une manière prometteuse, si, du moins, on veut bien innover et non pas seulement répéter le modèle du « toujours plus ».

Le pape Paul VI a théorisé le concept de « développement humain intégral », puis Jean Paul II a introduit la notion d'« écologie humaine », Benoît XVI a fait le lien entre l'écologie naturelle et l'écologie humaine, et François a poussé plus loin encore sur l'« écologie intégrale »... Peut-on dire que, dans son approche, l'Église catholique offre une dimension de plus en plus intégrative et intégraliste ?

C'est en effet en 1967, dans la lettre encyclique du pape Paul VI *Populorum Progressio* – titre que l'on a traduit en français par « développement des peuples » (le terme « *progressio* » ouvrant lui-même à débat quant au sens du « progrès ») – qu'apparaît, pour la première fois, l'expression « développement humain intégral ». L'inspiration de cette manière de parler, on le sait, vient de Louis-Joseph Lebret, religieux dominicain français, fondateur du mouvement de réflexion et d'action sociale « Économie et Humanisme ». La date de l'encyclique est intéressante, car elle précède la crise sociale et culturelle de 1968 et les crises économiques et financières liées aux deux « chocs pétroliers » des années 1970. On peut dire qu'on se trouve encore dans les dernières années, dites « glorieuses », du plein développement économique et de l'optimisme du progrès initié par la reconstruction de l'après-guerre et l'essor des connaissances technologiques. Même si tout cela a lieu sur fond de guerre froide. Il s'agit, dit Paul VI, de penser et de mettre en œuvre un développement « *de tout homme* » et « *de tout l'homme* » (*Populorum Progressio*, 14) qui respecte les « *civilisations* » et la « *communauté humaine tout entière* » : solidarités et convictions. L'évolution de la pensée sociale catholique, à partir de cet appel à un développement « *authentique* » (autre terme du même texte), sera en effet marquée par un déploiement du thème de « l'écologie humaine » (chez Jean Paul II) et de « *l'écologie naturelle et humaine* » (chez Benoît XVI). Avec, chez ce dernier, une accentuation particulièrement actuelle quand il souligne que les crises écologiques ont « *un coût social* » (cf. *Caritas in Veritate*, 51). On pourra donc dire que cette pensée de l'écologie déploie une dimension de plus en plus intégrale. Et ce n'est pas surprenant si l'on définit l'écologie comme l'art d'habiter le monde de manière pacifique et harmonieuse.

Toutes les dimensions de l'être-au-monde – pour parler comme certains philosophes contemporains – sont en effet sollicitées dans l'écologie intégrale. Il s'agit de trouver (ou de retrouver) un rapport de reconnaissance avec la terre, avec les éléments, avec les autres vivants, avec l'autre et avec soi-même. Le dialogue entre les religions met en lumière, à cet égard, les différentes représentations de cette rencontre et de cette mutuelle hospitalité sans laquelle nous restons prisonniers de la frustration et de la violence. *Laudato si'* nous conduit à faire le lien entre l'analyse compréhensive de nos manières de produire, dans leur ambiguïté permanente, et le regard de contemplation qui est source de paix intérieure et relationnelle. La structure même de l'encyclique nous sollicite sur les différents plans du comprendre et de l'agir. Il s'agit en effet d'analyser avec précision l'état du monde et ce que produit le modèle technocratique du développement actuel, avec la primauté de la technique sur l'homme. Puis il s'agit de revisiter notre mémoire chrétienne de la Création. En fin il s'agit d'œuvrer pour l'avenir de la vie, dans le respect de la biodiversité et le soin du climat « *qui est notre bien commun* ».

Tout cela requiert une éducation, une manière de vivre et une spiritualité qui est une respiration intérieure, dans le mouvement vital du recevoir et du donner. Il y a un temps pour tout : découvrir, écouter, produire, échanger, partager, célébrer.

Tout cela a des incidences pratiques dans nos choix économiques et financiers... Mais n'y a-t-il pas un risque que cette dimension « intégraliste » devienne paradoxalement un frein à l'engagement personnel ?

L'écologie intégrale peut nous conduire à des ruptures à l'égard de certains usages de l'argent et de certaines activités individuelles ou collectives. Le témoignage individuel et collectif va jusque là : rompre avec certains intérêts immédiats pour vivre ce que nous croyons et annonçons – une « Terre promise » où chaque vivant est respecté et aimé. Les réflexions récentes sur « *le discernement éthique* » dans « *le système économique et financier actuel* » (document commun de la congrégation pour la Doctrine de la foi et du dicastère pour le Service du Développement humain intégral, janvier 2018) trouvent ici toute leur actualité quand elles posent la question : que voulons-nous faire avec notre argent ? Le refus d'une activité violente et polluante est un « acte

de foi » pour l'avenir. Si les pays « riches » sont en capacité de puiser dans leurs réserves pour soutenir la relance d'une économie affectée par la pandémie du Covid-19, la responsabilité collective – dirigeants et citoyens – passe par des options qui ne sont plus « négociables » : la protection de la biodiversité, la santé des humains et la priorité donnée aux plus pauvres.

Dans le contexte de la crise de Covid-19, comment le pape envisage-t-il la mission de l'Église dans « le monde d'après » ?

Cette manière de parler d'un « monde d'après » (après la crise du Covid-19) appelle quelques précautions. Ce « monde d'après » est, de manière paradoxale, à la fois « le monde d'avant », avec nos références et notre expérience, notre mémoire et nos habitudes, et « un monde nouveau » que nous n'appréhendons pas encore clairement car il sera nécessairement en rupture avec ce que nous connaissons et vivons actuellement. Qu'allons-nous garder de cette terrible expérience d'une épidémie mondiale inédite qui a touché la communauté humaine dans sa quasi-totalité ? On le sait, notre mémoire humaine est sélective : elle garde et elle oublie. Dans le rythme de l'information qui marque notre culture, on oublie très vite, parfois beaucoup trop vite. C'est ainsi que des drames humains sont effacés de nos écrans par d'autres informations et les personnes elles-mêmes peuvent disparaître. Le Saint-Père est cet homme, seul, sur la place Saint-Pierre, le soir du Vendredi saint, qui veut n'oublier « *aucun de ceux que le Père lui a confiés* » (pour reprendre l'expression même du Christ, quand il définit sa mission). Son attitude est avant tout celle du veilleur qui n'est insensible à aucune douleur humaine et qui veut dire aux soignants et aux acteurs de la solidarité qu'il se tient près d'eux. Vivant cette attitude d'une proximité humaine intense, il veut dire que tout homme peut devenir le frère et le soignant de son frère. La mission de l'Église est de se tenir « en écoute » et « en attention ». Mais elle a aussi une mission « prophétique » qui consiste à oser dire qu'une nouvelle histoire est possible. Le « monde d'après » sera le monde du partage, ou alors nous mourrons. Sur ce point, il importe de dire que nous vivons un moment favorable (le « *kairos* » dont parle saint Paul) : le moment du passage de la peur (de manquer) à l'être et au bien commun – un bien, sans doute limité, que nous mettrons en commun et qui nous sauvera du drame de la solitude, quand certains meurent de faim ou d'abandon.

L'écologie intégrale apparaît, du même coup, comme une nouvelle expérience d'humanité...

La joie que nous trouvons dans le partage et la rencontre libère en nous de nouvelles énergies, intellectuelles, affectives, spirituelles et même économiques et politiques. Ce qui est évidemment redoutable, c'est la hantise de vouloir faire repartir au plus vite la machine en différant à plus tard la question de savoir où nous voulons aller. Ce qui est dramatique, c'est de ne pas vouloir regarder en face les effets d'une crise qui peuvent laisser sur le bord de la route des milliers d'hommes et de femmes, abandonnés par un système qui ne voit que par l'objet et le profit immédiat. C'est en ce sens que le dicastère pour le Service du Développement humain intégral a reçu, de la part du pape, une mission exigeante et, selon ses propres termes, « *prophétique* » : ouvrir des voies de réflexions et de propositions innovantes pour soutenir les acteurs de la vie collective, dans ce contexte de crise. Cette action ne s'oppose pas à une action humanitaire mais la complète et lui donne son sens : il s'agit de prendre soin de la vie et de l'avenir de la vie. Les initiatives d'une économie locale, d'une nourriture de qualité et d'une écologie quotidienne qui nous fait redécouvrir la qualité de l'air, de l'eau, la beauté de la terre et d'un regard, annoncent ce « monde d'après » qui est possible maintenant. Le pape François, qui est sensible aux peurs qui nous habitent tous – travailleurs, chômeurs, migrants, patrons d'entreprises, enseignants, soignants, pères et mères de famille –, veut offrir la force de l'espérance dans le Christ ressuscité, qui est passé de la mort à la vie pour vous entraîner vers une vie nouvelle.

Si tout est lié, quel pourrait être l'antidote au cercle vicieux que nous voyons émerger – crise sanitaire, puis crise économique et enfin crise sociale ?

Si, comme vous l'évoquez, il y a un antidote à ces crises, écologique, économique, sociale et sanitaire, qui se succèdent et s'amplifient l'une l'autre, c'est dans la pensée que la mort n'a pas le dernier mot : notre foi est dans un homme qui est relevé de la mort et qui nous relève avec lui pour une vie nouvelle. « *Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vide* » (1 Co. 12, 17).